

# « Global Times », un porte-parole décomplexé

Publié en chinois et en anglais, le journal est dirigé par Hu Xijin, ancien manifestant de la place Tiananmen en 1989, devenu fervent défenseur du système mis en place par Xi Jinping

---

Le Monde · 15 Oct 2017 · pékin -envoyés spéciaux brice pedroletti et harold thibault

---

« J'AIME LES ÉTATSUNIS, LA FRANCE. NOUS VOUS ENVOYONS NOS ENFANTS POUR ÉTUDIER. MAIS CELA NE VEUT PAS DIRE QUE NOUS DEVONS ADOPTER VOTRE CONSTITUTION, VOS DROITS DE L'HOMME ! »

HU XIJIN rédacteur en chef du « Global Times »

Avec sa frange qui lui cache le front, sa voix suave et son anglais appliqué, Hu Xijin, 57ans, rédacteur en chef du Huanqiu Shibao, ou Global Times, est une figure incontournable du paysage médiatique chinois. Il est, se félicite-t-il, le rédacteur en chef en poste depuis le plus longtemps: douze ans. Créé en 1993 dans sa version chinoise et en 2009 pour l'anglaise (qui traduit les éditoriaux virulents du chinois, mais offre une couverture parfois plus «occidentale» des problèmes sociétaux chinois), le Global Times n'a pas attendu Xi Jinping pour défendre les intérêts de la Chine à l'étranger.

Mais il a trouvé dans ce dernier le dirigeant décomplexé qu'il appelait de ses vœux face aux puissances occidentales, capable de lancer la Chine dans une spectaculaire phase d'expansion internationale. Surtout, l'ère Xi Jinping a balayé la presse chinoise dite «libérale», l'antithèse du Global Times, dont les titres phares, comme l'hebdomadaire cantonais Nanfang Zhoumo ou sa filiale pékinoise Le Nouveau Quotidien de Pékin, furent repris en main dès 2013, et leurs directions purgées.

UN TON CASSANT VIS-À-VIS DE L'OCCIDENT

Selon un universitaire libéral chinois, la visibilité du Global Times sur les sujets internationaux reflète le recul de la Chine séductrice, incarnée par les diplomates du ministère des affaires étrangères qui, de par leur formation et leurs affectations, ont une connaissance approfondie de pays, même concurrents, comme le Japon et les EtatsUnis, au profit de la Chine sécuritaire, celle des organes militaires et de renseignement. « Le Global Times se saisit de toutes les perches qui lui sont tendues. Il est la voix des organes sécuritaires, alors que les autres médias sont tenus au silence », dit-il.

De fait, le journal est le seul à pouvoir commenter les affaires extérieures en s'écartant des communiqués policés du ministère des affaires étrangères retransmis par l'agence Chine nouvelle. Le ton est volontiers cassant et sarcastique vis-à-vis de l'Occident donneur de leçons ou de l'ancien colonisateur japonais. «La Chine a des ambitions et de grandes tâches à accomplir, alors que le pathétique Japon passe son temps à emprunter des impasses », lit-on dans un éditorial récent. L'Inde rivale est accusée d'être « bigote ». L'Occident «d'avoir des oeillères». Il formate les esprits dans une Chine de plus en plus isolée du reste de la Toile mondiale. « Hu Xijin a été capable d'éduquer toute une nouvelle génération qui a pris le style et la logique du Global Times. Le parti devrait le remercier ! », lance l'intellectuel hongkongais Chan Koonchung.

En 2016, un ancien ambassadeur de Chine en France, Wu Jianmin, décédé depuis, s'en était pris au journal pour son ton agressif, qui parasite le message des diplomates sur « l'émergence pacifique chinoise ». « Il est bien plus difficile d'être doux. Etre belliciste, tu me frappes, je te frappe, même un enfant de 3 ans peut le faire ! », s'était agacé M. Wu. Hu Xijin avait rétorqué que la presse était toujours plus dure que la diplomatie. Et si l'Occident était bon pour tirer parti de cela, pourquoi donc les Chinois s'en priveraient-ils ? « Wu Jianmin pensait que nous l'empêchions de mener à bien son travail, il nous critiquait tout le temps », explique Xie Rongbin, l'un des rédacteurs en chef adjoint du journal. Or, estime-t-il, « il y a de multiples raisons pour lesquelles la Chine ne se fait pas respecter. Nous n'avons pas une monnaie puissante comme le dollar, ensuite, nous n'avons pas une armée forte et, enfin, le monde respecte les valeurs occidentales, pas les valeurs chinoises ! »

L'équipe éditoriale affirme que le journal représente « l'opinion de la majeure partie de la société ». Certes, plutôt la classe aisée et éduquée (les gens qui « prennent l'avion », dit Hu Xijin). Elle se défend de faire du Global Times un second canal, plus nationaliste, pour sa maison mère, Le Quotidien du peuple, l'organe de presse officiel du comité central du Parti communiste chinois (PCC). « Je suis un cadre du parti, c'est Le Quotidien du peuple qui me nomme et peut me démettre du jour au lendemain », affirme Hu Xijin. Mais alors que Le Quotidien du peuple est financé par le parti et bénéficie des abonnements garantis de millions d'unités de travail, le Global Times serait livré aux forces du marché. « Je peux dire que j'ai deux maîtres, le parti et les gens qui achètent le journal et vont sur le site. Pourquoi aucun des deux ne m'a éliminé en douze ans ? Parce que je défends les intérêts des deux. Et je ne cherche pas à opposer l'un à l'autre, le peuple au parti, comme d'autres médias. »

Pour l'intellectuel néomaoïste Sima Nan, le Global Times devrait tout à la pugnacité de son rédacteur en chef. « N'importe quel média en Chine a le droit de publier des éditoriaux comme le fait Hu Xijin. Mais les autres rédacteurs en chef veulent une carrière stable et éviter les risques, affirme Sima Nan. Hu Xijin doit souvent rédiger des autocritiques, mais ça ne l'arrête pas ! » Il bénéficie toutefois d'une rare indulgence.

#### EN YOUGOSLAVIE, UNE RÉVÉLATION

Populiste et conservateur, Hu Xijin est un ancien libéral converti à la défense du système en place. Il parle ouvertement des idées de changement qui l'inspiraient dans sa jeunesse. En 1989, il rejoignit les manifestants de la place Tiananmen. Dans l'ébullition du milieu des années 1980, lui aussi admirait Liu Xiaobo dont les discours iconoclastes sur la littérature chinoise « s'arrachaient comme des petits pains dans les universités ». Il se passionnait alors pour la révolution aux Philippines (1986) et Corazon Aquino [l'ancienne protestataire fut présidente de 1986 à 1992]. Écoutait Voice of America qui, en 1989, décrit la Chine mûre pour basculer dans la démocratie. La répression du « printemps de Pékin » l'affecte. « On pleurait tous, on se disait qu'on ne verrait jamais la démocratie de notre vivant », dit-il lors d'une discussion dans son bureau. Puis le mur de Berlin est tombé, l'URSS a disparu. Hu Xijin étudie à Moscou, puis ira couvrir pour Le Quotidien du peuple le délitement de la Yougoslavie. C'est une révélation. Il est intarissable sur tous ces conflits et ces pays plongés dans le chaos où il partira en reportage (le Kosovo, l'Irak, l'Ukraine). « Petit à petit, j'ai commencé à changer d'avis. » Son épiphanie, il la doit à un confrère du Washington Post qui, en Yougoslavie, lui dit que le Parti communiste « agit comme une force de cohésion pour la Chine, qu'il doit certes se moderniser, mais ne surtout pas perdre son emprise sur le pouvoir ».

Hu Xijin voit sous ses yeux se paupériser ou stagner une Europe de l'Est qui lui apparaissait à son arrivée au début des années 1990 comme un pays de cocagne par rapport à la Chine : « A Belgrade, je

pouvais décorer mon appartement comme je voulais, j'avais une voiture, il y avait des lumières partout. Je suis revenu à Pékin. On était encore pauvres. Puis les familles chinoises ont eu leur voiture, leur appartement. Il n'y avait plus de comparaison entre le niveau de vie en Europe de l'Est et celui de la Chine d'aujourd'hui. Tout a changé, parce que la Chine est stable et que le parti la gouverne correctement.»

M. Hu est prêt à pousser très loin cette logique du «sans nous, c'est le chaos» au coeur du message de la propagande. «J'aime votre démocratie, j'aime les Etats-Unis, la France. Nous, vous envoyons nos enfants pour étudier. Mais cela ne veut pas dire que nous devons adopter votre Constitution, vos droits de l'homme! Je sais que la Chine ne peut pas devenir comme la France et les Etats-Unis. Nous devons suivre notre propre voie. »

Et celle-ci ne peut passer que par la direction éclairée et incontestée du Parti communiste. Certes, M. Hu se targue de titiller le gouvernement sur certains sujets «sensibles » – comme la censure. « Nous devons explorer la manière d'accroître la liberté de parole au sein du système chinois », reconnaît-il. Mais celle-ci ne peut pas être entendue selon les critères occidentaux sans quoi elle serait « trop destructrice ».

En revanche, il n'a aucun remords à diriger ses éditoriaux les plus fulminants envers ceux qu'il accuse de vouloir subvertir le régime : les Ai Weiwei, Liu Xiaobo, ou encore les avocats récemment emprisonnés. « Ils se mobilisent pour organiser des manifestations, ce qui est incompatible avec leur profession d'avocat. Leurs visées politiques sont évidentes, ils vont contre le système politique actuel, et passent à l'acte. » Lui semble assumer son rôle : être le fidèle chien de garde du parti.